

JUSTINE AUGIER

Jérusalem

PORTRAIT

un endroit où aller

ACTES SUD

Extrait de la publication

« un endroit où aller »
JÉRUSALEM

En faisant miroiter les histoires qui constituent la population de La Ville, Justine Augier trace un portrait singulier et pluriel de Jérusalem, faisant affleurer ses complexités d'une manière aussi limpide que sensible. Composé de fragments de récits et de littérature comme autant de polaroids en temps réel, *Jérusalem* est un texte inquiet et pénétrant qui place le lecteur face à sa plus urgente et sa plus déterminante responsabilité : celle d'écouter avant de juger. Nécessaire.

Extrait du texte

Après la guerre à Gaza, tandis que je me replonge dans ce qui a été écrit sur la ville, que je commence à m'entretenir avec des habitants, je réalise que j'ai échappé un peu à cette façon qui m'a tenue longtemps, en découvrant des faits, de les assimiler immédiatement à une réalité déjà sue. Que je me suis départie de l'habitude de commencer la lecture d'un article, le visionnage d'un sujet, l'écoute d'une histoire, en guettant les termes employés, les sous-entendus, pour les repérer au plus vite, d'éprouver un soulagement à la seconde où je peux identifier et nommer qui parle, de pouvoir enfin décider de me laisser gagner ou non par ses arguments et son émotion. Que c'est ici curieusement, que je me suis défaite de cette façon d'accumuler les faits à charge pour consolider un système de pensée qui ne sort plus jamais de lui-même et étouffe, que j'ai cessé un peu de pratiquer cette forme de légère terreur qu'est le Je sais qui tu es.

J.A.

JUSTINE AUGIER

Justine Augier est l'auteur de deux romans parus chez Stock (Son absence, 2008, et En règle avec la nuit, 2010). Après avoir passé cinq années à Jérusalem, elle vit aujourd'hui à New York.

DU MÊME AUTEUR

SON ABSENCE, roman, Stock, 2008

EN RÈGLE AVEC LA NUIT, roman, Stock, 2010

© ACTES SUD, 2013

ISBN 978-2-330-02174-0

JUSTINE AUGIER

Jérusalem

PORTRAIT

un endroit où aller

ACTES SUD

Extrait de la publication

À ma grand-mère

JE SUIS NÉE bien loin d'ici *dear*, il y a quatre-vingt-dix ans. Mais vois-tu, pour te raconter Jérusalem je dois d'abord te raconter d'où je viens, et tu dois comprendre que cela compte ici plus que partout ailleurs, d'où on est arrivé, quels chemins on a empruntés, quelles histoires quels récits on a entendus, quelles images on s'est inventées, quels détours quels rêves on a faits. Je dois commencer par là.

Je suis née à Paris, et avant d'entrer chez E. la première fois, pour lancer une série d'entretiens sur la ville (entretiens dont je ne sais pas bien encore ce que je vais pouvoir faire), j'éprouve une légère appréhension, à l'idée de pénétrer chez une personne d'un tel âge, de me confronter aux choses accumulées et aux strates, sans doute aussi au manque d'ordre.

Depuis cinq ans, E. est ma voisine. Elle fait chaque jour la même promenade dans la partie ouest de la ville, raconte des histoires qui la font rire et écrit des poèmes. Je la croise le matin parfois, quand vêtue d'une longue robe de chambre rouge elle va chercher son journal, au bout du chemin qui sépare sa maison de la rue dans le quartier d'Abou Tor, et qu'elle prétend s'étonner d'être suivie par trois chats sauvages, qu'elle passe son temps à insulter en yiddish mais finit toujours par nourrir. E. plie son corps sec pour saluer mes enfants qu'elle s'attarde à contempler, courbée en deux et l'air de peiner à y croire, Tu te rends compte *dear*, ils ne savent pas encore qu'ils vivent dans un monde effrayant.

Mi zé ? Voix inquiète derrière la porte en bois, E. entrouvre, ne sort que sa tête étique pour laisser son corps frêle à l'abri, semble un peu perdue d'abord puis me reconnaît et sourit, *Shalom !* Entre donc *dear !* E. porte un long col roulé rouge à motifs incas, et le rouge presque assorti dont elle a couvert ses lèvres infimes a reflué dans le faisceau de rides fines qui verse dans la bouche. La nuit finit d'arriver, la pièce est étroite, le plafond bas, un cube sombre et aveugle que E. surchauffe et éclaire à peine, d'une lumière très jaune. On

s'assied autour de la table sur laquelle je trouve cette fois comme les suivantes, une fine nappe orange élimée, une machine à écrire, deux bananes brunes dans une corbeille, trois hautes piles de numéros du *Jerusalem Post* version anglaise (chaque jour des milliers d'articles, à peine écrits déjà traduits, pour alimenter tous ceux qui, les yeux rivés sur la ville, n'en comprennent pas les langues), d'autres piles, plus petites, de papiers de toutes sortes, une tasse en porcelaine sale et ébréchée, posée à côté des fruits et apparemment sortie pour moi, à côté de laquelle je place discrètement mon dictaphone. La voix de E., l'anglais d'un autre temps, les r roulés, les phrases qu'elle savoure et étire, l'érailement de la voix, le chant dissonant qui ne cesse de monter vers les aigus et d'en revenir quand il finit par se briser, et l'index sec de E., m'invitent à me concentrer sur le petit portrait d'un religieux barbu à l'étude, dont les tons bleus et froids, et le vernis, rappellent je ne sais trop quoi qui apaise.

Vois-tu *dear*, ce monsieur était mon grand-père, un *rav* formidable, généreux et toujours bien inspiré, surtout lorsqu'il a décidé de quitter la Lituanie avec sa famille, juste avant la

Première Guerre mondiale. Ils ont traversé l'Europe, la Méditerranée et l'Afrique, pour trouver un pays prêt à les accueillir – mais ne crois pas que les Sud-Africains leur aient ouvert leurs frontières par amour des Juifs, ah ça non, s'ils le faisaient c'était bien pour augmenter le nombre de Blancs dans le pays. Ma famille s'est installée dans le tout petit village où je suis née, un village si petit *dear*, qu'il n'apparaît sur aucune carte – c'est ainsi que veux-tu, je semble destinée à ces lieux qui n'apparaissent sur aucune carte ou n'y forment qu'une tache minuscule – pas plus grande qu'un ongle !

Abou Tor : au sommet de la colline, une population juive plutôt aisée, des rues calmes et résidentielles, pins, bougainvillées, vieilles demeures arabes ou petits immeubles modernes élégants, en pierre de taille blonde ou rosée. Quand ils se tournent vers le nord les habitants des maisons les mieux situées peuvent apercevoir en contrebas, de l'autre côté d'une étroite vallée jaune, le dôme doré du Rocher, emblème (encombrant) de la ville. Et sur les flancs de la colline, invisibles depuis les maisons les mieux situées, des zones d'habitation palestinienne, bas immeubles vétustes, rues ravinées, pas

d'arbres mais des enfants qui traînent à toute heure. Le quartier d'Abou Tor est traversé par l'une des multiples frontières qui partagent la ville, frontières dont souvent aucun signe officiel n'indique l'existence mais n'en demeurent pas moins immanquables, frontières dont le tracé n'épouse que rarement la ligne qui figure en pointillés sur les cartes, comme prête à un simple jeu de découpage.

La plupart des migrants choisissaient les grandes villes mais certains – et ce fut le cas de mon grand-père, ce cher *Zeide* – leur préféraient la campagne, où ils créaient des sortes de *shtetl* en pleine cambrousse africaine, parce qu'ils ne connaissaient pas autre chose, des villages peuplés de Juifs religieux où les fermiers boers des environs venaient commercer, des villages dans lesquels les seuls Noirs qu'on voyait étaient ceux qui travaillaient dans nos maisons – c'est ainsi que veux-tu, même les plus pauvres d'entre nous avaient une bonne – des villages dans lesquels tout le monde parlait yiddish, apprenait parfois l'afrikaner mais jamais l'anglais. Eh bien crois-moi *dear*, depuis ma naissance – avant même peut-être ! – l'obsession unique de quitter cet endroit n'a cessé de me hanter.